

## « Frères et sœurs en détresse ». Ouvriers du tissage mécanique et syndicats dans le Lancashire au XIXe siècle

In: Genèses, 6, 1991. pp. 52-72.

---

Citer ce document / Cite this document :

Rose Sonya O., Vasen Marguerite. « Frères et sœurs en détresse ». Ouvriers du tissage mécanique et syndicats dans le Lancashire au XIXe siècle. In: Genèses, 6, 1991. pp. 52-72.

doi : 10.3406/genes.1991.1092

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1991\\_num\\_6\\_1\\_1092](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_6_1_1092)

---

Illustration non autorisée à la diffusion

UNE affiche placardée à travers le nord du Lancashire, pendant la grande grève et le *lock-out* dans la région du tissage en 1878, avait pour tête : « La bonne renommée pour l'homme et pour la femme est le joyau suprême de l'âme. » En empruntant ces vers à l'*Othello* de Shakespeare<sup>1</sup>, les dirigeants de la grève engageaient les ouvriers du coton à servir d'exemple et laissaient entendre que les femmes et les hommes jouaient un rôle de même importance dans la conduite d'une action ouvrière respectable. Au Lancashire, où les cheminées des usines du coton assombrissaient les flancs des collines escarpées et où l'industrie textile dominait le paysage économique et social, ouvriers et ouvrières du tissage vivaient et peinaient ensemble, unis par les liens de parenté et de camaraderie au travail. Vie familiale et vie de labeur s'entrelaçaient en un réseau d'activités interdépendantes de part et d'autre des portes de l'usine. Cette interdépendance n'était nulle part aussi manifeste que dans la politique ouvrière.

Le tissage mécanique du Lancashire représentait un cas unique de la grande industrie de l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle en ceci que les hommes et les femmes n'y étaient pas en compétition. Ayant été embauchés après les femmes pour travailler à leurs côtés sur les métiers mécaniques, les hommes étaient rémunérés au même taux de salaire à la pièce qu'elles. Les syndicats, ouverts aux hommes et aux femmes, insistaient sur l'égalité de la rémunération de base pour tous. Bien que dans beaucoup de zones de tissage les femmes au travail fussent plus nombreuses que les hommes, elles étaient moins actives dans les syndicats et absentes des postes de direction au moins jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans doute y avait-il de nombreux obstacles à leur participation à la vie syndicale, l'un d'entre eux, et non le moindre, étant leur double journée de travail. Épuisées et disposant de peu de temps pour s'occuper des affaires

## « FRÈRES ET SŒURS EN DÉTRESSE »

OUVRIERS  
DU TISSAGE MÉCANIQUE  
ET SYNDICATS  
DANS LE LANCASHIRE  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE\*

*Sonya O. Rose*

\* Cet article est extrait de deux chapitres de mon livre, *Limited Livelihoods: Gender and Class in Nineteenth Century England* (Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1991). D'utiles remarques sur les premières versions m'ont été adressées par Ava Baron, Mary Blewett, Kathleen Canning, Tessie Liu, Susanna Magri, Joy Parr et des membres du séminaire *Comparative Studies in Social Transformations* de l'université de Michigan, Ann Arbor. La recherche et la préparation de cet article ont bénéficié du soutien du Colby College, du National Endowment for the Humanities et du Mary Inghram Bunting Institute.

1. Ce n'était pas la citation exacte de la pièce. Le texte d'*Othello* dit : « La bonne renommée pour l'homme et pour la femme, mon cher seigneur, est le joyau suprême de l'âme. » William Shakespeare, *Othello*, 3, 3, 155-156 (nous citons d'après la traduction de François-Victor Hugo).

| Illustrated London News, 25 mai 1878, p. 485.

2. Stuart Hall dit : « La "structure essentielle" d'un discours [...] est le réseau d'éléments, prémisses et hypothèses extraites d'anciens discours élaborés au cours de l'histoire et constituant un réservoir de thèmes et de prémisses dans lequel on puise pour exprimer des faits nouveaux. » Cf. Stuart Hall, "The Toad in the Garden: Thatcherism among the Theorists", in Cary Nelson, Lawrence Grossberg (éds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 73.

3. Cette thèse est centrale dans les théories contemporaines de l'interaction symbolique basées sur les écrits de Georges Herbert Mead (*Mind, Self and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1934) et Herbert Blumer (*Symbolic Interaction: Perspective and Method*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall, 1969). Elle est également impliquée par le concept de *practical consciousness* dans la théorie d'Anthony Giddens (*The Constitution of Society*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1977), et elle est fondamentale dans certaines versions du matérialisme historique, en particulier dans les écrits de Raymond Williams (*Marxism and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1977).

4. On se reportera sur ce point aux analyses de Michel Foucault dans *Histoire de la sexualité*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1976.

5. Stuart Hall, "The Rediscovery of 'Ideology': Return of the Repressed in Media Studies", in Michael Gurevitch *et al.* (éds.), *Culture, Society and the Media*, London, Methuen, 1982 ; Stuart Hall, "The Toad in the Garden...", *op. cit.* ; Paul Smith, *Discerning the Subject*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1988 ; Ernesto Laclau, Chantal Mouffe, "Post-Marxism without Apologies", *New Left Review*, vol. 66, 1987, p. 79-106.

syndicales, elles n'étaient pas non plus encouragées par les hommes à prendre part à ces activités. Certes, les syndicalistes et meneurs de grève s'adressaient dans leurs discours publics aussi bien aux unes qu'aux autres, mais pour eux les formes respectables de lutte étaient l'apanage des hommes. Dans leur vision, les dignes guerriers de la classe ouvrière ne pouvaient pas être des femmes, alors qu'elles représentaient 66 % de la main-d'œuvre du tissage mécanique.

Dans les pages qui suivent, je décrirai tout d'abord les différents aspects de la vie au travail et de la vie domestique de ces ouvriers et ouvrières. Je montrerai ensuite que dans les discours des hommes qui dirigeaient les syndicats, ces vécus étaient représentés d'une manière qui marginalisait les ouvrières. Les discours mettaient en relation les expériences des travailleurs avec les actions proposées. Les productions discursives, en effet, sont composées de symboles communs aux locuteurs et aux auditeurs qui servent de médiation entre ce qui est déjà largement connu ou compris et l'énoncé des idées à propos de quelque chose de nouveau<sup>2</sup>. Elles jouent un rôle essentiel dans l'histoire présentée ici parce qu'elles ont offert à leurs destinataires les interprétations des événements et des expériences qui furent la base de leur action. Comme de nombreux théoriciens des sciences sociales l'ont relevé, les actions sont façonnées par les significations ou les interprétations que leurs auteurs donnent aux situations dont ils sont partie prenante<sup>3</sup>. Les productions discursives placent l'expérience vécue dans une perspective limitée et limitante. Elles peuvent interdire certaines orientations de l'action en même temps qu'elles en suggèrent involontairement d'autres<sup>4</sup>. Quand elles sont le fait d'agents aussi en vue et puissants que les dirigeants syndicaux et les meneurs de grèves, elles acquièrent bien sûr un crédit et une portée considérables. Les discours des leaders ouvriers incitent à l'accomplissement d'un certain type d'actions en sollicitant des subjectivités préexistantes et en ayant recours à des arguments de bon sens pour générer solidarités et consentements. Ils mobilisent des aspects spécifiques de l'expérience individuelle et connectent ce vécu à certaines facettes de l'identité, en même temps que d'autres expériences et identités potentielles sont écartées<sup>5</sup>.

## Travail et vie domestique

Dès son apparition dans les années 1820, le tissage mécanique fut une activité féminine pour toute une série de raisons, parmi lesquelles la répugnance des tisserands à travailler en usine et les faibles taux de salaire à la pièce proposés<sup>6</sup>. Quand les hommes entrèrent dans le tissage du coton, probablement dans les années 1840, les femmes y étaient donc majoritaires et leurs salaires servaient de référence<sup>7</sup>. Tout au long du siècle les tarifs en cours dans ces ateliers restèrent inférieurs à ceux des autres ouvriers qualifiés masculins. Un syndicaliste observait à cet égard : « Le revenu suffisant pour vivre correspond au montant d'un double salaire dans les régions du tissage ; mais la somme des gains du mari et de la femme ne dépassait pas le salaire unique d'un renvideur ou d'un mécanicien<sup>8</sup>. » Les ouvrières du tissage, cependant, avaient un revenu supérieur à celui des autres ouvrières de la région.

La proportion des hommes travaillant dans le tissage mécanique variait en fonction de l'offre d'autres emplois. Dans les régions où il y avait des entreprises de mécanique ou des mines comme à Oldham, Wigan ou Manchester, les hommes pouvaient faire d'autres choix et gagner ainsi des salaires plus élevés. Dans le sud du Lancashire qui s'était spécialisé dans la filature du coton, les hommes pouvaient devenir fileurs ou exercer les métiers auxiliaires du filage. Mais dans les zones où dominait l'industrie du tissu, notamment dans les villes de Clitheroe, Burnley, Colne, Nelson, Blackburn et Darwen, il y avait peu de possibilités, et les hommes comme les femmes s'embauchaient comme ouvriers du tissage<sup>9</sup>. Les seuls emplois mieux payés et aussi nombreux étaient dans ces régions ceux de fileur, dans les entreprises qui associaient filature et tissage, et ceux de surveillant ou *tackler*<sup>10</sup>. Ils étaient cependant insuffisants pour tous les hommes à la recherche d'un travail<sup>11</sup>.

Les femmes étant déjà installées dans le tissage du coton, les hommes ne pouvaient exiger pour le même travail des salaires plus élevés. Comme le faisait remarquer John Bright, dont les usines installées à Rochdale employaient des femmes puisqu'elles tissaient aussi bien que les hommes, « si les hommes avaient demandé plus que les femmes, seules celles-ci auraient été embauchées<sup>12</sup> ». La concurrence habituelle ne jouait

6. Sidney J. Chapman, *The Lancashire Cotton Industry*, Manchester, Manchester University Press, 1904 ; repr. Clifton NJ, Augustus M. Kelley, 1973, p. 48 ; Ivy Pinchbeck, *Women Workers in the Industrial Revolution*, London, 1930 (réédition, London, Virago, 1981), p. 188.

7. Cf. Patrick Joyce, *Work, Society and Politics*, Sussex, Harvester Press, 1980.

8. Notes sur l'interview de D. J. Shackleton, 11 novembre 1913, *Webb Trade Union Papers*, sect. A, vol. 37, p. 18, British Library of Political and Economic Science [ci-après WTU].

9. Déclaration de T. Christopher Brooks, 1892, WTU, sect. A, vol. 37, p. 103.

10. Les surveillants (dans certaines régions du tissage, on les appelait *tacklers*) réglaient les machines et devaient s'assurer que la production ouvrière répondait aux demandes des patrons.

11. La mobilité sociale était pratiquement inexistante dans les villes du tissage. Le journaliste de Blackburn W. A. Abram écrivait en 1868 : « Que notre ouvrier achève sa carrière en tant que chef d'atelier et il peut se considérer comme l' élu des dieux. Pour un ouvrier qui atteint ce rang, cinquante autres sont relégués à des tâches d' "homme à tout faire", coursier, laboureur occasionnel, ou autre travail de ce genre jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer des coups et des outrages du destin. » Cf. W. A. Abram, "The Social Condition and Political Prospects of Lancashire Workmen", *Fortnightly Review*, October 1868, p. 432.

12. Enregistrement daté de 1891, WTU, sect. A. vol. 47, p. 270.

S. O. Rose

« Frères et sœurs en détresse »

13. D. Holmes, président de l'Association des ouvriers du tissage de Darwen, dit à Sidney et Beatrice Webb que seulement quand les femmes et les hommes travaillaient séparément les employeurs avaient tendance à les rémunérer à des taux inégaux. Quand il n'y avait que des femmes dans un atelier elles « ne prenaient pas la peine de s'assurer qu'elles étaient bien payées au taux réglementaire ». WTU, sect. A. vol. 37, p. 185.

14. Sidney Webb, Beatrice Webb, *Industrial Democracy*, London, Longmans Green, 1982, p. 501. Cf. aussi sur ces différences entre les hommes et les femmes, J. Liddington, J. Norris, *One Hand Tied Behind us*, London, Virago, 1979, p. 95-96.

15. Lors d'une grève dans une usine textile de cette localité, à l'automne 1877, le patron, aidé par les surveillants, tenta d'opposer les ouvrières travaillant sur les petits métiers à ceux qui travaillaient sur les grands métiers. Bien que les ouvriers ne soient pas sortis vainqueurs du conflit, l'agitation eut pour conséquence de rapprocher les deux catégories d'ouvriers qui formèrent un syndicat. Cf. *The Reporter*, Ashton-under-Lyne, 1877, 6 octobre, p. 3, 13 octobre, p. 3, 20 octobre, p. 5, 17 novembre, p. 5.

16. WTU, vol. 37, sect. A, p. 49. Elle pensait que c'était une tendance générale chez les hommes de maintenir les femmes en dehors des syndicats et de les décourager à assumer des postes de responsabilité. B. L. Hutchins observe dans ses notes sur l'interview de Mrs Dickinson qu'elle « ne manifestait aucune amertume envers les hommes à cause de cette attitude de leur part, et la considérait comme une loi de la nature ».

17. J. Liddington, J. Norris, *One Hand Tied...*, op. cit., p. 95 ; P. Joyce, *Work, Society...*, op. cit., p. 113 ; F. M. L. Thompson, *The Rise of Respectable Society*, London, Fontana, 1989, p. 216 ; Barbara Drake, *Women in Trade Unions*, London, Virago, 1984, p. 121.

donc pas d'autant plus que les syndicats du tissage insistaient pour que soit maintenue l'égalité des taux de salaire de base. Cas presque unique dans l'industrie du XIX<sup>e</sup> siècle, le tissage du coton réunissait donc des hommes et des femmes qui travaillaient sur les mêmes machines dans les mêmes usines, pour des salaires dont le taux était à peu près le même<sup>13</sup>. Ils travaillaient souvent côte à côte et appartenaient à la même section syndicale. Pourtant, en dépit de cette proximité, de nombreuses différences marquaient la vie au travail des unes et des autres.

Bien que les taux de salaire à la pièce fussent égaux, les hommes gagnaient généralement plus que les femmes sur une base hebdomadaire. Comme Sidney et Beatrice Webb le notaient en se référant à cette industrie dans son ensemble : « La grande majorité des femmes est embauchée pour des petits travaux rémunérés aux taux les plus bas, alors que la majorité des hommes a presque le monopole des gros travaux mieux rémunérés au yard, et perçoit par conséquent des salaires hebdomadaires plus élevés.<sup>14</sup> »

Ainsi, par exemple, aux usines de Wellington à Ashton-under-Lyne, seuls les hommes travaillaient sur les grands métiers à tisser tandis que la plupart des petits métiers étaient laissés aux femmes pour des salaires de base inférieurs<sup>15</sup>. Autre témoignage, celui de Sarah Dickinson, secrétaire du *Manchester Women's Trade* et du *Labor Council* en 1914, qui était convaincue que les hommes syndiqués affirmaient vouloir protéger les femmes en prétendant que certains tissus étaient trop lourds pour elles, dans le seul but de garder pour eux les travaux les mieux payés<sup>16</sup>.

D'autres éléments jouaient en faveur d'une meilleure rémunération des hommes. Dans de nombreuses usines où les ouvrières et les ouvriers faisaient le même travail, leur salaire hebdomadaire différait notamment parce que les hommes travaillaient sur quatre ou six métiers et les femmes sur deux ou trois seulement<sup>17</sup>. D'autre part, les hommes réglaient eux-mêmes leurs métiers tandis que les femmes devaient généralement attendre le régleur, perdant ainsi du temps. Les hommes étaient en outre autorisés à faire des heures supplémentaires et à travailler au moment des repas, ce que la loi interdisait

aux femmes<sup>18</sup>. C'est ainsi qu'à Preston les salaires hebdomadaires des ouvriers allaient de 22 à 29 shillings tandis que ceux des ouvrières variaient de 21 à 27<sup>19</sup>. Bien que les possibilités d'ascension sociale fussent très réduites pour les hommes comme pour les femmes dans les villes textiles, seuls les premiers devenaient surveillants, touchant alors les salaires les plus élevés du tissage. Les femmes n'étaient donc encouragées ni à apprendre à régler leur propres machines ni à se qualifier pour occuper les postes de surveillance.

Les syndicats des tisseurs avaient adopté un règlement qui interdisait aux hommes de nettoyer leurs métiers en dehors des heures légales de travail à l'usine, mais malgré cela beaucoup faisaient des heures supplémentaires. Les femmes risquaient ainsi souvent d'être pénalisées à cause de « leur retard sur le rythme de production<sup>20</sup> ». Un responsable du syndicat de Darwen notait que les heures supplémentaires qu'effectuaient les hommes avaient pour conséquence une augmentation fictive du taux de productivité que les employeurs imposaient ensuite aux ouvrières. Il remarquait qu'elles devaient « raidir chaque muscle pour soutenir la cadence fixée par les hommes qui persistaient à travailler durant les heures de repas<sup>21</sup> ».

De nombreuses études ont montré que les ouvriers suivent généralement un rythme de production uniforme dans l'atelier et que ceux qui le dépassent sont l'objet de sanctions de la part de leurs camarades. Cependant, les ouvrières du tissage et les syndicats qui les représentaient ne parvenaient pas à imposer à tous la même cadence. Les ouvriers qui ne respectaient pas la règle syndicale échappaient en effet à la réprobation parce que les syndicalistes étaient solidaires de ces hommes dont les salaires étaient inférieurs à ceux d'autres ouvriers qualifiés, et spécialement des fileurs qui vivaient dans les mêmes villages ou à proximité. Travailler pendant les heures interdites aux femmes, régler eux-mêmes leurs métiers à tisser et, dans certaines usines, travailler sur plusieurs métiers ou exécuter des tâches plus lourdes et mieux rémunérées que celles des femmes permettaient aux tisseurs de conquérir une fierté masculine.

Les surveillants représentaient l'autorité des patrons dans les ateliers et avaient souvent le droit d'embaucher et de licencier. C'était des « aristocrates » dans les

Illustration non autorisée à la diffusion

18. Cf. Barbara Drake, *ibid.*, p. 216. Jusqu'à quel point la législation sur les heures de travail était appliquée, même dans le dernier quart du siècle, demeure un sujet de débat. L'une des plaintes des ouvriers du tissage de Preston juste avant la grande grève et le *lock-out* de 1878 était que non seulement leurs salaires étaient menacés par la réduction de 10 %, mais aussi que les patrons faisaient tourner les usines au-delà des heures autorisées par le *Factory Bill* de 1874. D'après un des orateurs lors d'une réunion de grévistes, certaines usines de Preston tournaient pendant onze heures et dix minutes. Cf. *Preston Chronicle and Lancashire Advertiser*, 3 avril 1878, p. 1.

19. Rapport de l'enquête du *Board of Trade* concernant les revenus de la classe ouvrière, 1908, cd. 3864, vol. 57, p. 380.

20. B. Drake, *Women in Trade Unions*, *op. cit.*, p. 121.

21. WTU, vol. 37, sect. A, p. 185.

22. On trouvera une étude sur le rôle des surveillants dans l'univers imbriqué de l'usine et de la communauté au Lancashire dans P. Joyce, *Work, Society...*, op. cit., p. 100-103.

23. *Standard*, Oldham, 11 mai 1878, p. 2.

24. P. Joyce, *Work, Society...*, op. cit., p. 100.

25. Témoignage de Thomas Birtwhistle, secrétaire de l'Association des ouvriers du tissage du Nord-Est du Lancashire, Royal Commission on Labour, *Parliamentary Papers*, vol. 35, 1892, p. 777.

26. Déclaration de T. Christopher Brooks en 1892. WTU, vol. 34, sect. A, p. 105. Brooks fit remarquer aux Webb : « Ceci est peut-être une des raisons pour lesquelles des surveillants vicieux et immoraux préfèrent avoir uniquement des femmes sous leurs ordres. » WTU, vol. 34, p. 106. Il est probable que ce type de harcèlement fut moins courant dans les usines où les membres d'une même famille travaillaient ensemble. Les ouvrières des villes en étaient plus souvent victimes, comme à Wigan (connue par ailleurs pour le faible nombre de syndiqués) où les hommes travaillaient dans les mines, et les villes du sud du Lancashire et Cheshire où le travail des hommes et des femmes étaient séparés.

27. WTU, vol. 40, sect. A, p. 22.

28. Selon ce pasteur, ce type de comportement était courant ; Amy Bulley, Margaret Whitley, *Women's Work*, London, Methuen, 1894, p. 99-100.

usines et, au-delà, dans les communautés ouvrières<sup>22</sup>. Or, non seulement on ne laissait pas aux femmes la possibilité d'obtenir un emploi de surveillance, mais leurs relations avec les surveillants étaient aussi très différentes de celles des hommes. Parce que les employeurs croyaient qu'elles ne pouvaient pas régler leurs machines et qu'on les décourageait d'apprendre à le faire, elles étaient davantage contrôlées que les hommes. Elles étaient souvent l'objet d'intimidations de la part des surveillants, considérés comme des tyrans et parfois jugés « bien pires que leurs maîtres<sup>23</sup> ». Fréquemment dans le Lancashire, par exemple dans le district de Blackburn, les ouvrières travaillaient sous la « conduite » de surveillants dont le gain était proportionnel à la production qu'elles parvenaient à atteindre<sup>24</sup>. Thomas Birtwhistle pensait que ce système était la raison pour laquelle si peu de tisseurs pouvaient continuer à travailler au-delà de cinquante ans<sup>25</sup>. En outre, les surveillants donnaient souvent aux femmes un travail supplémentaire ardu, qui ralentissait leur rythme de production et réduisait leur salaire hebdomadaire.

Le terme contemporain de harcèlement sexuel désigne des comportements qui avaient cours aussi dans les usines du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le tissage, comme dans le cardage et dévidage de la filature, les surveillants avaient la réputation de « profiter de leurs employées en jouant du prestige de leur position<sup>26</sup> ». Les femmes avaient peur d'informer les syndicats des conduites offensantes de certains d'entre eux. Elles savaient que leurs employeurs ne feraient rien pour les aider. C'est ainsi que, à Oldham en 1886, le syndicat des cardeurs déclencha une grève contre la Henshaw Street Spinning Company parce qu'un surveillant harcelait les femmes travaillant pour lui. L'employeur refusa de prendre des mesures contre lui, et ce ne fut qu'après sa condamnation en justice qu'il finit par le congédier, tout en refusant de réembaucher les grévistes<sup>27</sup>. A Nelson, un conflit ayant la même cause ne fut résolu en faveur des ouvrières qu'après l'intervention du pasteur du lieu qui engagea les employeurs à « accepter leurs responsabilités dans ces questions et à faire de la conduite morale de leurs travailleurs l'objet de leurs préoccupations<sup>28</sup> ». Les directeurs d'usine étaient d'autant moins prêts à sanctionner leurs employés qu'ils se rendaient



eux aussi coupables d'abuser de leur autorité à l'encontre des femmes qui travaillaient pour eux<sup>29</sup>.

On constate enfin que les femmes étaient plus touchées que les hommes par les licenciements lors des réductions de personnel. A Low Moor Mill par exemple, alors que la main-d'œuvre masculine du tissage demeura constante entre 1851 et 1861, on note sur la même période une diminution de 20 % du nombre des ouvrières<sup>30</sup>. La précarité de la situation économique des ouvrières devenait flagrante lors des grèves et *lock-out* ; les femmes ayant des enfants à charge étaient les premières contraintes à faire appel aux *Poor Law Guardians*<sup>31</sup>. Elles étaient aussi particulièrement vulnérables lorsqu'elles participaient aux activités syndicales.

Les expériences que les hommes et les femmes avaient du travail étaient donc sous beaucoup d'aspects différentes. Cependant, la tâche accomplie et le salaire de base les rapprochaient. De même, dans la vie domestique de nombreuses et profondes différences les séparaient, tandis que leurs cycles de vie étaient similaires.

Le salaire d'un homme travaillant comme tisseur dans le Lancashire ne suffisait pas à entretenir la famille ; le travail des femmes était ainsi tout à fait nécessaire. Les résultats du recensement de 1881 à Low Moor, Clitheroe, un bourg industriel situé à environ 30 miles au nord de Blackburn, concernant les ménages des tisseurs de Low Moor Mill, apportent une confirmation de ce fait, largement reconnu par les contemporains. Les données montrent que 63 % des ouvriers chefs de famille étaient mariés à des femmes employées à l'usine, 29 % seulement à des femmes ne travaillant pas<sup>32</sup>. Les tisseuses continuaient souvent à travailler après leur mariage (47,1 % des femmes mariées travaillaient) et même après avoir eu des enfants, ne quittant pas l'usine avant qu'au moins un enfant eût trouvé un emploi. Un tiers seulement des femmes au foyer n'avaient aucun de leurs enfants au travail, alors que 70 % des actives étaient dans ce cas. Dans 61,4 % des ménages de Low Moor où aucun enfant n'était actif, mari et femme travaillaient à l'usine ; la femme ne travaillait pas dans 73,9 % des ménages où au moins un enfant était actif.

Dans la plupart des bourgs tels que Low Moor, dont les résidents étaient totalement dépendants de l'usine de

Illustration non autorisée à la diffusion

29. En témoigne l'allusion d'un meneur de grève aux patrons qui « allaient enjôler les dévideuses ». *Standard*, Ashton-under-Lyne, 22 septembre 1888, p. 8.

30. Cf. Owen Ashmore, "Low Moor, Clitheroe : A Nineteenth-Century Factory Community", *Transactions of the Lancashire and Cheshire Antiquarian Society*, vol. 73-74, 1963-1964, p. 143. Ashmore écrit en commentant ces données : « Il est certain que lors des réductions de personnel, les femmes étaient les premières touchées. » Il est probable que le travail des femmes dans le tissage ait été réduit plus substantiellement que celui des hommes durant la famine du coton. Cf. Margaret Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry*, London, Rockliff, 1958.

31. Cf. par exemple, *The Herald*, Preston, 1<sup>er</sup> mai 1878, p. 3.

32. Ces données sont extraites du dénombrement des ménages, RG 11/4035.

# DOSSIER

Femmes, genre, histoire

S. O. Rose

« Frères et sœurs en détresse »

coton qui y était installée, le travail était une affaire de famille, le salaire de plus d'un membre du ménage étant nécessaire pour équilibrer le budget familial. William O'Neill a décrit avec éloquence dans son journal l'interdépendance économique des membres de la famille. Après la mort de sa femme, il déménagea avec sa fille Jane à Low Moor où tous deux travaillèrent à l'usine ; il était tisseur et la jeune Jane dévideuse. Le dernier jour de l'année 1856, O'Neill écrivait :

Je trouve que je suis dans des meilleures conditions qu'au début de l'année et Jane aussi est beaucoup mieux ; si nous devons rester ici une autre année c'est difficile de dire dans quel état nous pourrions être si nous sommes toujours sur terre, mais de toutes façons nous devons espérer le mieux. Tant que Dieu nous donnera la santé et la force nous voulons travailler et faire de notre mieux. Jane est une bonne fille et aussi longtemps qu'elle restera avec moi elle n'aura rien à craindre. Elle a beaucoup de bons vêtements, plus qu'elle n'en a jamais eu de sa vie, et si tout va bien, j'aurai un nouveau costume l'été prochain et d'ici là je ferai de mon mieux<sup>33</sup>.

De tels témoignages laissent paraître l'imbrication de la vie domestique et de la vie de travail. Les hommes et les femmes qui constituaient la force de travail du tissage se ressemblaient du point de vue de l'âge et de la situation matrimoniale. Les données du recensement de Low Moor en 1881 révèlent des profils démographiques d'ouvriers et ouvrières étonnamment similaires comme l'indique le tableau suivant.

*Distribution par âge et sexe  
des ouvriers du tissage en 1881 à Low Moor*

| Age          | Femmes |       | Hommes |       |
|--------------|--------|-------|--------|-------|
| 10-14        | 10     | 6,3   | 9      | 9,5   |
| 15-19        | 30     | 19,0  | 22     | 23,2  |
| 20-24        | 33     | 20,9  | 15     | 15,8  |
| 25-34        | 33     | 20,9  | 21     | 22,1  |
| 35-44        | 32     | 20,2  | 18     | 18,9  |
| 45-54        | 14     | 8,9   | 4      | 4,2   |
| 55 et plus   | 6      | 3,8   | 6      | 6,4   |
| <b>Total</b> | 158    | 100,0 | 95     | 100,1 |

33. William O'Neill, *Journals of a Lancashire Weaver*, publié par Mary Briggs. Enregistrement du 31 décembre 1856, Manchester, Lancashire and Cheshire Antiquarian Society, 1982.

Les données ci-dessus sont extraites des résultats du dénombrement des ménages à Low Moor, Clitheroe, RG11/4035.

Non seulement la distribution par âge des hommes et celle des femmes étaient semblables, mais l'on trouve aussi à peu près la même proportion d'hommes et de femmes dans les tranches d'âge les plus élevées. Ceci suggère que les femmes demeuraient au travail aussi longtemps que les hommes, sinon plus. A Low Moor 62 % de la main-d'œuvre des tissages était féminine, mais les femmes représentaient 66 % des tisseurs ayant quarante-cinq ans et plus.

En outre, il faut noter que chez les tisseurs la proportion des filles et celle des garçons vivant chez leurs parents étaient très voisines. Le pourcentage d'enfants d'ouvriers du tissage y travaillant eux-mêmes s'élevait à 44 % pour les filles et à 34 % pour les garçons. En gros la même proportion d'ouvriers et d'ouvrières étaient célibataires, mariés ou veufs comme l'indique le tableau suivant.

Illustration non autorisée à la diffusion

*Situation familiale des ouvrières et ouvriers  
du tissage à Low Moor  
par sexe en 1881 (15 ans et plus)*

| Statut       | Femmes |       | Hommes |       |
|--------------|--------|-------|--------|-------|
|              | N      | %     | N      | %     |
| Célibataires | 68     | 45,9  | 34     | 39,5  |
| Marié(es)    | 72     | 48,7  | 49     | 56,5  |
| Veuf(ves)    | 8      | 5,4   | 3      | 4,0   |
| <b>Total</b> | 148    | 100,0 | 86     | 100,0 |

Données extraites des listes du dénombrement des ménages  
à Low Moor, Clitheroe, RG 11/4035.

Les similitudes remarquables des cycles de vie des hommes et des femmes dont attestent ces indicateurs démographiques font ressortir avec plus de force les différences dans la vie familiale et les responsabilités domestiques. Dès l'enfance, les garçons et les filles se voyaient attribuer des tâches différentes. Les uns et les autres commençaient à travailler au même âge, et pourtant l'instruction était moins valorisée chez les filles que chez les garçons. Les filles manquaient souvent les cours à l'école pour « aider à la maison », et l'administration scolaire qui voyait d'un très mauvais œil les absences des garçons était plus tolérante à l'égard de

Femmes, genre, histoire

S. O. Rose

« Frères et sœurs en détresse »

celles des filles<sup>34</sup>. L'éducation que celles-ci recevaient les préparait à leurs futures responsabilités domestiques<sup>35</sup>. Dès leur plus jeune âge, les filles étaient encouragées à choisir la vie au foyer par les parents et les maîtres ainsi que par des loisirs et une éducation sexuellement ségrégués, alors même que pour une bonne partie de leur vie elles allaient combiner activités domestiques et travail à l'usine. A l'inverse, les hommes n'étaient pas préparés à leurs futures responsabilités de maris et de pères ; ils n'auraient qu'une seule identité, celle de travailleur. Comme l'écrit Elisabeth Roberts en parlant de l'éducation dans le Lancashire : « La leçon implicite apprise par toutes les filles était que, fondamentalement, quoi qu'une femme puisse faire dans sa vie, la seule responsabilité qui lui revenait était le soin quotidien du foyer, ce qui n'était pas le cas pour les hommes. Les filles se comportaient comme les apprenties de leurs mères, et même comme leur substituts, tandis que les garçons étaient souvent dehors pour faire les courses, travailler le lopin de terre ou accompagner les autres hommes de la famille dans des parties de pêche ou de cueillette<sup>36</sup> ».

L'idéal d'une vie féminine au foyer et la conception victorienne des sphères séparées du féminin et du masculin ne pouvaient que creuser les différences dans la vie des hommes et des femmes des villes industrielles du Lancashire. Ces voies sexuellement différenciées reflétaient et reproduisaient à la fois la réalité de la double journée de travail pour les femmes.

Certes, des témoignages de l'époque victorienne et edwardienne révèlent que certains hommes dont les femmes travaillaient à plein temps les aidaient dans leurs tâches domestiques, lourdes et exténuantes<sup>37</sup>. Mais on a de multiples preuves que le poids de ces tâches n'était pas partagé équitablement<sup>38</sup>. Les femmes, même lorsqu'elles travaillaient, faisaient la cuisine, nettoyaient, blanchissaient, géraient les finances du foyer et prenaient soin des plus jeunes enfants. Harry Pollitt se rappelle comment sa mère s'occupait de sa sœur et de lui-même :

Ma sœur et moi étions réveillés à 5h 30 les jours de travail et donnés à la garde de grand-maman Ford pour 4 s la semaine jusqu'à que ce fut possible de nous laisser au lit parce que nous étions capables de prendre soin de nous-mêmes et ce n'était jamais bien long. Ma mère quittait Benson pour se précipiter à la maison pendant la demi-heure du petit déjeuner pour nous donner notre petit déjeuner<sup>39</sup>.

34. J. Liddington, J. Norris, *One Hand Tied...*, op. cit., p. 35.

35. Cf. Robert Roberts, *A Ragged Schooling*, Manchester, Manchester University Press, 1976, p. 5 ;

J. Liddington, J. Norris, *ibid.*, p. 35.

36. Elisabeth Roberts, *A Woman's Place: An Oral History of Working Class Women 1890-1940*, Oxford, Basil Blackwell, 1984, p. 23.

37. Cf. par exemple l'histoire de Mr Gaskell in Elisabeth Roberts, *ibid.*, p. 118.

38. Cf. Edward Cadbury, M. Cecile Matheson, George Shown, *Women's Work and Wages*, London, T. Fisher Unwin, 1908, p. 137.

39. Harry Pollitt, *Serving My Time*, cité par J. Liddington et J. Norris (*One hand Tied...*, op. cit., p. 18).

Comme tant d'autres que les contemporains nous ont laissés, ce témoignage suggère que dans les ménages des tisseurs la responsabilité des enfants pesait plus lourdement sur les mères que sur les pères. Or, ainsi que les données du recensement de Low Moor en 1881 nous l'ont montré, une grande proportion de femmes continuaient à travailler avec un ou deux enfants en bas âge.

On peut donc relever une différence importante entre les hommes et les femmes du tissage dans le Lancashire, qui tient à la relation entre travail à l'usine et cycle de la vie familiale. Les premiers commençaient à travailler au même âge que les secondes mais restaient à l'usine jusqu'à la retraite (ou le chômage). Celles-ci en revanche travaillaient jusqu'à ce qu'un de leurs enfants puisse les remplacer, et supportaient en attendant le poids d'une double journée de labeur.

Comme les chercheurs qui tentent de saisir l'incroyable diversité de l'expérience humaine pour en faire l'histoire, les dirigeants des syndicats qui appartenaient eux-mêmes aux communautés des tisseurs, devaient concevoir leurs appels à la solidarité à partir des représentations qu'ils se faisaient des travailleurs. Sans avoir eu accès aux données statistiques relatives à leurs communautés, ils en brossaient le portrait dans leurs discours. Or, c'était en partie à travers ces discours, résumés de la diversité de leur vie quotidienne, que les travailleurs construisaient leur identité de membres de la classe ouvrière.

## **Genres et politiques syndicales : la grève de 1878**

Un conflit de près de trois mois éclata dans l'industrie textile du Lancashire au printemps 1878 : la grève des ouvriers du tissage de Blackburn fut suivie d'un *lock-out* touchant presque tous les ouvriers du coton du nord du Lancashire. Le mouvement prit fin quand ses organisateurs jugèrent que la lutte n'avait aucune chance d'aboutir ; les ouvriers furent alors obligés de se soumettre aux conditions patronales. C'est à la fin du mois de mars que les employeurs, qui s'étaient organisés en une massive et puissante association comprenant fabricants et fileurs, décrétèrent une réduction de 10 % des taux de salaire de base, en ne laissant

Illustration non autorisée à la diffusion

aux ouvriers aucune possibilité de négociation. Des mouvements de grève apparurent dans les usines de tissage de plusieurs localités, mais le noyau de l'action se situait dans le district de Blackburn. Accusant alors la fédération des tisseurs d'avoir exprès limité la grève à Blackburn, et fait tourner au ralenti les usines des autres villes pour recueillir des fonds de soutien, l'association des employeurs décréta un *lock-out* qui affecta très largement les ouvriers de l'industrie cotonnière.

Les meneurs de la grève et les syndicalistes devaient affronter deux problèmes concernant l'attitude de la base ouvrière durant ce conflit. D'une part, ils devaient stimuler la solidarité et la persévérance, car les fonds de chômage étaient au minimum, au point que la grève se prolongeant beaucoup d'ouvriers étaient forcés de faire appel au secours public. D'autre part, ils veillaient à ce que les ouvriers fassent preuve de retenue et de dignité, tout écart risquant de nuire à leur cause. Ils étaient convaincus qu'une conduite mesurée de la part des grévistes prouverait aux industriels qu'ils pouvaient négocier honorablement.

Les hommes élus ou nommés à des fonctions de direction dans les syndicats locaux et dans la fédération des tisseurs étaient imprégnés de la culture paternaliste qui avait fleuri dans les entreprises familiales du nord Lancashire au milieu du siècle<sup>40</sup>. Ces patrons avaient offert aux travailleurs le logement et des activités récréatives, organisé des sorties et des festivités de groupe. En contrepartie ils s'étaient assuré une main-d'œuvre stable, en même temps qu'ils avaient inculqué à leurs employés le devoir de tempérance, le sens de la discipline et le goût de la politesse. Les sorties récréatives, les banquets et les autres rites organisés par les employeurs permettaient à la contestation de s'extérioriser dans une forme maîtrisée et respectueuse. Le paternalisme créait un scénario culturel excluant le conflit entre capital et travail. Ceci n'empêchait évidemment pas les grèves et les *lock-out*, mais encourageait la modération de la part des dirigeants ouvriers, et favorisait un type particulier d'expression des conflits.

En 1867, l'extension du droit de vote aux ouvriers des villes avait récompensé leur conduite mesurée en même temps qu'elle avait conféré, pour la première fois dans l'histoire, un poids politique aux hommes travaillant dans les régions industrielles.

40. Le paternalisme était propre aux employeurs qui étaient étroitement impliqués dans la marche de leur entreprise. Ce type de gestion n'était pas caractéristique de sociétés à responsabilité limitée qui existaient à Oldham à l'époque qui nous intéresse et qui allaient se développer au vingtième siècle. Cf. Patrick Joyce, *Work, Society..., op. cit.*

C'est dans ce nouveau contexte que le *Trade Union Act* de 1871 institua la protection légale des fonds syndicaux, et le *Criminal Law Amendment Act* de 1875 légalisa les piquets de grève pacifiques. Ainsi, la stratégie adoptée par les syndicalistes lors de la grève de 1878 avait pour toile de fond la reconnaissance des droits politiques aux ouvriers et le refus persistant de concéder ces mêmes droits aux ouvrières.

Les dirigeants syndicaux exprimèrent le souci de leur « bonne renommée » dès les premiers jours du conflit. Ils poussèrent les grévistes à lutter dans l'honneur contre la réduction de 10 % de leur salaire. A une grande réunion au Preston Corn Exchange ils insistèrent sur la nécessité de se conduire avec retenue ; le président de l'Association des ouvriers des tissages mécaniques de Preston déclara : « Ils montreront au monde entier qu'ils savent comment se conduire<sup>41</sup>. » Un autre orateur exhorta les participants à « ne pas insulter les patrons ni se laisser aller à des actes de violence. Quelle que soit l'issue, ils sauront ne commettre aucune déprédation, ni chercher à se venger des patrons, aussi tyranniques soient-ils<sup>42</sup> ».

La présence des femmes aux réunions et rassemblements de grévistes était remarquée par la presse. Par exemple, à Burnley où un meeting regroupa 3 000 ouvriers, la presse nota « un nombre légèrement supérieur de travailleurs du sexe faible<sup>43</sup> ». A l'un des plus importants rassemblements de grévistes tenu à Blackburn, la foule débordant de l'Exchange Hall sur le Blakey Moor, « de nombreuses femmes étaient présentes<sup>44</sup> ». Quand les femmes participaient à ces assemblées, elles prenaient la parole presque toujours de la salle et faisaient rarement des propositions ou des discours. A une réunion à Darwen convoquée pour voter à propos de la grève, un ouvrier proposa d'accepter une réduction de 5 % des salaires sans conditions. Quand le président demanda si quelqu'un voulait soutenir cet amendement, une ouvrière cria avec mépris : « Personne ne l'appuiera ». Quand la motion vint au vote elle fut accueillie « par des cris et des sifflets assourdissants, les voix des femmes s'élevant au-dessus des autres<sup>45</sup> ». On pouvait les entendre discuter entre elles et avec leurs camarades masculins à propos de la décision des meneurs de grève d'arrêter le mouvement<sup>46</sup>. Enfin, s'agissant de la distribution des fonds de soutien aux grévistes, les femmes

Illustration non autorisée à la diffusion

41. *Preston Chronicle and Lancashire Advertiser*, 20 avril 1878, p. 3.

42. *Ibid.*

43. *Ibid.*

44. *Blackburn Standard*, 20 avril 1878, p. 2.

45. *Ibid.*, 13 avril 1878, p. 3.

46. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> juin 1878, p. 2-3 ; 15 juin 1878 p. 3 ; 22 juin 1878, p. 3.

Illustration non autorisée à la diffusion



proposaient, comme le fit l'une d'elles à une réunion à Padiham, que « si les syndicats avaient de l'argent, ils devaient le donner à ceux qui ont beaucoup d'enfants mais n'ont pas de quoi les nourrir<sup>47</sup> ». Quand les femmes intervenaient au cours des meetings, elles parlaient brièvement, parfois en s'opposant à ce qui était dit. Généralement elles ne faisaient que ponctuer les débats de leurs remarques lancées depuis la foule<sup>48</sup>.

L'association des employeurs instaura le *lock-out* tôt au mois de mai, connaissant les difficultés financières des syndicats dont la situation fiscale était exposée dans les journaux locaux. Dans beaucoup de villages de tisseurs, une faible proportion d'entre eux seulement était syndiquée. Un tiers à Blackburn, par exemple. Ceci rendait les syndicats financièrement fragiles, mais les ouvriers, adhérents ou pas, demeuraient fidèles à la grève. Ils ne cessaient de demander aux employeurs de négocier et d'accepter un arbitrage, mais sans résultat. Malgré les appels au calme des meneurs de grève, il y eut des manifestations de rues et finalement des émeutes qui se succédèrent de villes en villages. On amena alors pour les réprimer la troupe et des policiers spécialement mandatés, renforcés dans un cas par une armée privée de mineurs de charbon recrutée par les employeurs. La presse ouvrière nationale qualifia le conflit de « guerre civile<sup>49</sup> » et les journaux locaux titrèrent : « Barbarie au royaume du coton<sup>50</sup> ».

Les émeutes éclatèrent quand les grévistes de Blackburn apprirent que l'association des employeurs refusait de recevoir le comité de grève. Les récits des journaux sur les manifestations et les bagarres font état d'une majorité de jeunes parmi les instigateurs et les participants. La plupart d'entre eux avaient une vingtaine d'années ; certains étaient bien plus jeunes et rares furent les personnes arrêtées qui avaient plus de trente ans. Peu d'adultes, hommes ou femmes, furent accusés de délits dans cette période troublée. On trouvait parmi ces jeunes aussi bien des filles que des garçons. A Preston plusieurs centaines de jeunes hommes et jeunes femmes manifestèrent dans la rue de l'Église en chantant « *Britons never shall be slaves*<sup>51</sup> ». La

Illustration non autorisée à la diffusion

47. *Burnley Express*, 20 avril 1878, p. 6. Pendant la grève des ouvriers du tissage à Ashton l'été précédent, les femmes avaient été particulièrement véhémentes pour obtenir la distribution des fonds de grève à ceux qui en avaient le plus besoin et non pas indistinctement à tous les grévistes. *Standard*, Ashton-under-Lyne, 4 août 1877, p. 6.

48. *Blackburn Standard*, 18 juin 1878, p. 3.

49. *Industrial Review* (anciennement *The Bee-Hive*), 18 mai 1878, p. 1.

50. *Preston Chronicle and Lancashire Advertiser*, 18 mai 1878, p. 4.

51. *The Standard*, Oldham, 4 mai 1878, p. 6.

◀ L'incendie de la maison de Raynsford Jackson à Blackburn. *Illustrated London News*, 25 mai 1878, p. 485.

Femmes, genre, histoire

S. O. Rose

« Frères et sœurs en détresse »

veille, trois jeunes ouvrières des tissages furent arrêtées et accusées d'outrage pour avoir pris part à des manifestations durant lesquelles un patron fut conspué par la foule, des graffiti crayonnés sur son fiacre et son associé atteint par des projectiles<sup>52</sup>. Les jeunes femmes comme les jeunes hommes passaient donc outre les consignes des syndicalistes qui avaient recommandé la retenue.

A Burnley une jeune femme fut arrêtée pour avoir frappé un officier de police, lui ayant donné des coups de pied avec ses sabots. Lors du jugement le magistrat déclara : « il faut que ce soit bien clair que les femmes seront traitées dorénavant comme les hommes, parce que l'expérience a appris que dans ces troubles elles se conduisent aussi mal que les hommes, sinon pire<sup>53</sup> ». Ailleurs des femmes furent traduites en justice pour jets de pierres et certaines furent accusées d'avoir participé à l'incendie et au saccage de la maison de Raynsford Jackson, un patron de Blackburn qui était aussi président de l'association des employeurs<sup>54</sup>. Le *Blackburn Standard* rapportant cet incident écrivait : « Un ramassis d'Irlandaises à demi-vêtues, qui accompagnaient la foule se manifestaient par des cris et des jurons maintenant l'agitation et incitant leurs voisins à des actes de violence<sup>55</sup> ».

La presse attirait généralement de la même façon l'attention sur le comportement des femmes<sup>56</sup>. Elles étaient tenaces dans leur résistance aux exigences du patronat et demeuraient les alliées des hommes dans des conflits comme celui-ci. Elles participaient aux manifestations et se rendaient aux réunions des grévistes, mais les syndicalistes avaient du mal à les recruter, ce qui, d'après les dires des dirigeants eux-mêmes, les affaiblissait<sup>57</sup>. Ce ne fut que très tard dans le siècle que les femmes affluèrent dans les syndicats, y occupant des fonctions de direction lorsqu'elles étaient majoritaires. Tout au long de cette période elles participèrent aux luttes quand leurs intérêts économiques étaient en jeu, mais y jouaient un rôle de second ordre. Elles brandissaient des bâtons ou lançaient des pierres en partie parce qu'elles n'avaient pas de voix dans les manifestations d'opposition ou de résistance plus officielles.

En examinant la rhétorique utilisée par les hommes durant la grève, nous pouvons comprendre les raisons de cette forme de participation. Au Lancashire, dans

52. Deux d'entre elles avaient vingt-deux ans et une qui avait sept ans travaillait à mi-temps. Cf. *Preston Chronicle and Lancashire Advertiser*, 11 mai 1878, p. 6.

53. *Burnley Express*, 25 mai 1878, p. 6.

54. L'émeute n'avait pas démarré à Blackburn mais ses conséquences y furent plus sérieuses qu'ailleurs. Les dirigeants de la grève condamnèrent les agressions, mais les patrons utilisèrent les émeutes pour déconsidérer les syndicalistes.

55. *Blackburn Standard*, 18 mai 1878, p. 2. Il y eut un effort concerté de la part des résidents de Blackburn, comprenant le colonel Jackson, la presse, les dirigeants syndicaux, pour préserver la « bonne renommée » de Blackburn. C'est dans ce contexte que doit être replacé le reportage de la presse sur les femmes irlandaises.

56. Cf. par exemple *Blackburn Standard*, 18 mai 1878, p. 4 et 15 juin 1878, p. 3.

57. Par exemple, le président d'une réunion de l'*Amalgamated Weavers* à Preston déclara à l'auditoire : « Si tout le monde avait été syndiqué, ou plus uni, on n'aurait pas eu besoin d'une grève. » *The Standard*, 4 mai 1878, p. 6.

presque toutes les réunions, y compris celles qui s'étaient tenues dans le Sud où les dirigeants de la grève venaient collecter de l'argent, les présidents s'adressaient à l'auditoire en des termes tels que « ouvriers et ouvrières », « frères et sœurs », « mesdames et messieurs<sup>58</sup> ». Les réunions annoncées par affichage appelaient les femmes aussi bien que les hommes à une participation massive<sup>59</sup>. Les dirigeants utilisaient un vocabulaire sexué reconnaissant le rôle important des femmes dans le conflit. Cependant, nombreux furent les discours et interventions pendant la grève qui plaçaient les ouvriers au centre du combat, en situant les femmes aux marges de celui-ci dans le meilleur des cas, et dans le pire, les présentant comme un problème pour les syndicats. Ainsi renforçaient-ils l'idée qu'il n'était pas courant et peut-être peu convenable pour une femme de parler en public. Lors d'une réunion à Burnley, devant une foule d'hommes et de femmes, le président demanda : « Y a-t-il un monsieur dans cette salle, ou bien une dame qui souhaite intervenir, si elle le juge correct, pour appuyer ou commenter cette résolution ? Si oui, le moment est venu de le faire<sup>60</sup> ». Étant donné cette ambivalence, il n'est pas surprenant qu'Annie Brown ait commencé sa lettre aux employeurs, que publia un journal local, en objectant qu'elle espérait ne pas être considérée comme « effrontée ou manquant de féminité<sup>61</sup> ».

Les hommes qui prenaient la parole dans les réunions publiques pendant la grève utilisaient fréquemment les termes « viril » et « virilité », souvent pour exhorter leurs compagnons de travail à montrer bravoure et honneur. Ils parlaient le langage de la « virilité », utilisant des métaphores militaires<sup>62</sup>. L'historienne Élisabeth Faue a montré que les hommes du mouvement ouvrier américain du XX<sup>e</sup> siècle avaient recours à de telles métaphores pour susciter la solidarité. Selon elle « les métaphores du combat, même du combat politique, sont des métaphores de guerre et de bataille, et la guerre n'est pas féminine<sup>63</sup> ». L'analyse de Faue s'applique aussi au discours de la grève de 1878 au Lancashire. Les meneurs décrivaient le conflit en cours comme « une guerre entre capital et travail », les ouvriers et les patrons étant « dans la même situation que les deux armées belligérantes de l'Est. Les patrons sont les Russes et les ouvriers les Turcs<sup>64</sup> ». Lorsqu'ils exhortaient à la

58. *Ibid.*, 11 mai 1878, p. 2.

59. Des affiches convoquèrent une réunion de tous les travailleurs des tissages en appelant « particulièrement les femmes à venir nombreuses ». Elle eut lieu à Burnley dès les premiers jours du conflit et rassembla une foule de 3 000 personnes comprenant des femmes. *Blackburn Standard*, 6 avril 1878, p. 2.

60. *Burnley Express*, 6 avril 1878, p. 6.

61. C'est la seule lettre écrite par une femme que je connaisse. Cf. *The Blackburn Standard*, 6 avril 1878, p. 2.

62. Cf. le compte rendu du meeting de Bamber Bridge, *Preston Chronicle and Lancashire Advertiser*, 13 avril 1878, p. 6 ; Meeting de Preston Corn Exchange, *Preston Chronicle and Lancashire Advertiser*, 20 avril 1878, p. 3 ; Meeting à Padiham, *Burnley Express*, 20 avril 1878, p. 6 ; Meeting à Darwen, *Burnley Express*, 20 avril 1878, p. 6 ; Affiche placardée par la réunion des comités de grève à Padiham, *Burnley Express*, 25 mai 1878, p. 5 ; Meeting à Burnley rapporté dans le *Blackburn Standard*, 6 avril 1878, p. 2.

63. Elisabeth Faue, "Gender and Solidarity in the American Labour Movement", *Gender and History*, vol. 1, 1989, p. 147.

64. *Blackburn Standard*, 30 mars 1878, p. 2.

# DOSSIER

Femmes, genre, histoire

S. O. Rose

• Frères et sœurs en détresse •

retenue et à la bienséance, ils attribuaient à ce type de comportement un caractère viril pour condamner le vandalisme et les agitations de la rue. Ainsi, en plein au milieu de la période d'émeute, une affiche fut placardée à Darwan. On pouvait y lire : « L'ouvrier qui agit dans le calme prouve qu'il est un homme ! L'ouvrier qui agit autrement rabaisse sa propre cause et dégrade sa propre classe. Soyez pacifiques et déterminés tant en paroles qu'en actes et la victoire sera certaine<sup>65</sup> ».

L'affiche était signée par John Brennan, secrétaire du comité des grévistes qui pourtant représentait surtout des ouvrières. Le langage de la respectabilité se faisait patriarcal lors des appels aux familles comme ultime source de contrôle sur les individus et de retenue dans leurs comportements.

On peut citer l'exemple des responsables grévistes qui à Padiham exhortaient les familles à garder leurs enfants à la maison et à les inciter à « combattre en hommes et non avec des briques et des bâtons<sup>66</sup> ». L'argumentation la plus éloquente qui défendait l'ordre en s'adressant aux hommes et aux femmes dans leurs rôles de parents fut publiée par l'*Amalgamated Weavers's Association* après l'émeute ; l'appel fut signé par le secrétaire de cette organisation, Thomas Birthwhistle, et les présidents des associations affiliés de Blackburn, Preston et Darwan. Il disait :

La bonne renommée pour l'homme et pour la femme est le joyau suprême de l'âme. – Frères et sœurs en détresse – aucun homme parmi vous ne donnerait à une brute, une pierre à la main, ce qu'il a refusé auparavant à la persuasion et à la raison. [...] Pères et fils, rappelez-vous au milieu de ces nouveaux dangers que les jeunes garçons peuvent être facilement entraînés. Mères et filles, nous vous demandons votre aide pour restaurer la paix. Nous vous supplions donc, camarades ouvriers, de nous aider [...] à restaurer la paix et l'ordre dans les régions où ils ont été troublés<sup>67</sup>.

Le langage du texte était sexué, mais on y faisait appel à l'autorité familiale en se fondant sur la division de responsabilités entre pères et mères. Les représentations idéalisées des rôles familiaux étaient également mobilisés pour susciter la solidarité. Alors que les femmes travaillaient aussi souvent que les hommes, étaient payées au même taux de salaire et vivaient souvent sous le même toit, les syndicalistes n'évoquaient que le salaire familial unique des hommes. L'un d'entre eux exhortait ainsi les ouvriers rassemblés à Burnley

65. *Blackburn Standard*, 18 mai 1878, p. 3.

66. *Ibid.*, 25 mai 1878, p. 5.

67. *Burnley Express*, 25 mai 1878, p. 5.

« à être unis, et à se rappeler qu'ils luttèrent non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour leurs femmes et leurs enfants. S'ils devaient faire face à l'inévitable, qu'ils s'en acquittent comme des hommes<sup>68</sup> ». Au grand meeting de masse de Clitheroe, Thomas Sutton lançait un appel à l'unité en déclarant qu'« un homme doit être capable de gagner suffisamment pour garder sa femme à la maison, ce qui serait plus sain et commode et contribuerait à diminuer la quantité de tissu sur le marché<sup>69</sup> ».

Il est possible que les meneurs de grève aient utilisé l'argument d'un seul salaire par famille parce qu'il faisait partie du stock commun des thèmes des discours syndicaux. Toutefois, sa mobilisation dans ce cas particulier mérite l'attention, étant donné ce qu'étaient la vie familiale et la vie de travail dans le monde du tissage que nous avons décrites plus haut. Cette rhétorique faisait valoir une forme de vie familiale que la majorité des ouvriers du tissage ne pouvait pas réaliser. Le contraste était grand avec les ouvriers des filatures habitant les environs, dont les femmes pouvaient plus souvent se permettre de rester à la maison. A Low Moor, on l'a vu, 29 % seulement des ouvriers du tissage avaient des femmes au foyer, contre 42 % chez les fileurs<sup>70</sup>. La rhétorique jouait donc sur une aspiration et manipulait, à cause de sa forte charge émotionnelle, un symbole essentiel de la masculinité « respectable » de l'époque victorienne, la qualité d'homme capable de subvenir aux besoins des siens.

L'évocation d'un salaire masculin suffisant à l'entretien de la famille ne devait pas non plus laisser les femmes insensibles, exténuées qu'elles étaient par leur double journée de travail. Cependant rien n'était dit sur elles en tant que travailleuses. Leurs problèmes spécifiques et leurs difficultés n'étaient jamais abordés, ni mentionnée leur vulnérabilité devant les surveillants. Rien ne transparaissait dans ces discours sur le fait que, bien que payées au même tarif que les hommes, les femmes gagnaient très souvent moins qu'eux par semaine, rien sur les raisons de cette inégalité, rien sur le fait que quand elles étaient mariées avec des enfants, elles prenaient en charge l'essentiel du travail ménager et du soin des enfants. La féminité, dans les communautés textiles du Lancashire, c'était la maternité et le mariage. Être ouvrière et tisseuse n'était pas associé à la féminité. C'était l'inverse pour les hommes. Et pour-

Illustration non autorisée à la diffusion

68. *Blackburn Standard*, 6 avril 1878, p. 2.

69. *The Herald*, Preston, 24 avril 1878, p. 5.

70. Le pourcentage de fileurs est une estimation à partir des données agrégées du recensement de 1881 concernant Low Moor. Cf. RG 11/4035.

# DOSSIER

*Femmes, genre, histoire*

S. O. Rose

« Frères et sœurs en détresse »

tant les femmes apportaient une contribution financière essentielle au foyer, travaillaient à l'usine en moyenne aussi longtemps que les hommes et avaient même la réputation d'être plus habiles ouvrières, en particulier pour le travail de détail. Ainsi, leur identité étant définie par le statut familial, on les considérait comme des salariés de second rang, ce qui est tout à fait paradoxal, puisque beaucoup de femmes continuaient à travailler même après la naissance des enfants, la survie du ménage dépendant de leur salaire. En dépit du rôle capital du salaire féminin, seuls les hommes étaient regardés comme salariés à part entière. Une telle vision n'intégrait leur situation de maris d'ouvrières que comme un moment de leur vie, un fait sans répercussion sur leur identité d'homme. Elle niait la dépendance dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis de leurs femmes<sup>71</sup>.

Les ouvrières du Lancashire ne pouvaient pas se définir comme travailleuses à l'intérieur du langage du mouvement ouvrier respectable. Par son silence sur les femmes, ce langage les amenait à emprunter d'autres voies d'expression de leurs revendications. Le discours des dirigeants ne parvenait pas à créer le lien pourtant crucial entre les expériences vécues des femmes et la politique syndicale qui les aurait amenées à s'y impliquer réellement. Avant même que les femmes puissent vaincre d'autres obstacles à leur participation à l'activité des syndicats, ceux qui parlaient au nom de ces derniers auraient dû mettre en paroles des représentations d'elles en tant que travailleuses. C'était possible, car ils savaient au besoin assurer l'alliance des deux sexes en insistant sur l'égalité des taux de paye, et en reconnaissant dans leur discours publics la présence des femmes dans les grèves. Mais généralement, les hommes demeuraient les sujets de leurs discours où les femmes n'étaient mentionnées que pour souhaiter qu'elles ne fussent pas travailleuses<sup>72</sup>. La rhétorique qui plaçait les femmes en marge du travail industriel les mettait du même coup en dehors de la politique du mouvement ouvrier. Pourtant, cette marginalisation et ses conséquences se trouvaient elles-mêmes au cœur de cette politique.

71. Le rapport entre ce qui est conçu comme de premier et de second rang ou central et périphérique a été théorisé. Cf. Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.

72. John Scott soutient à juste titre que ce n'était pas par bêtise ou chauvinisme que les syndicalistes hommes excluaient les femmes, mais parce que le travailleur mettait en équation production et masculinité. Cf. *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 64.

*Traduction de Marguerite Vasen*